L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 MARS 1891. — 64ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 9 MARS 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Accusation de "furie protectionniste" en France.

Sans vouloir faire la leçon à personne —lit-on dans la *République française* du 14 février—il nous sera permis peut-être d'exprimer l'avis qu'il serait temps de mettre un terme aux déclamations à froid dont abusent un peu nos confrères libre-échangistes envers la commission générale des douanes et contre l'esprit qui la guide, alors que ses décisions ne sont point conformes à leurs vues.

La commission décide-t-elle, et l'on sait le sentiment de ce journal sur ce vote, que les matières premières seront exemptes de tous droits? "La commission, dit on, commence à avoir la notion des vrais intérêts du pays. "Mais vote-t-elle, sur quelque article, un droit que les libre-échangistes repoussent, c'est une clameur terrible. Et la commission est accusée de "furie protectionniste."

On vient de le voir encore, à propos de deux de ses décisions, l'une concernant les admissions temporaires dont elle n'accepte le principe qu'à la condition qu'elles seront votées par le Parlement, l'autre à propos de la surtaxe à appliquer aux sucres coloniaux étrangers.

La commission a décidé que ces sucres paieront une surtaxe de 3 francs, d'ailleurs fort insuffisante. Là-dessus, protestations et bruit, et dix journaux récriminent avec véhémence contre ce qu'ils appellent *la protection à outrance* de la commission.

Nous nous permettrons de poser une question à ceux de nos confrères qui s'indignent ainsi:

Pourquoi, il y a quelques jours, n'avez-vous pas protesté lorsque la commission, *animée d'un esprit de protection à outrance*, a voté une surtaxe de 3 fr. 60 par 100 kilog. sur les laines d'Australie et du Cap?

Car, jusqu'ici, ces laines ont été exemptées de cette surtaxe; nos industriels allaient s'en approvisionner sur le marché de Londres, ou sur celui d'Anvers, et ils les introduisaient en France sans payer le moindre droit.

Qui donc a réclamé? Qui donc a protesté contre cette exemption? Qui donc a demandé que la surtaxe de 3 fr. 60 fût appliquée à ces caisses? Qui? C'est la chambre de commerce libre-échangiste de Marseille; c'est la chambre de commerce "non moins libre-échangiste" du Havre.

Nous en avons fait ici la remarque dans des articles publiés l'an dernier, et notamment au mois de décembre. Nous avons établi que la chambre de commerce de Marseille et celle du Havre, tout en demandant le maintien du régime libéral, réclamaient au profit de leur marché respectif l'extension de la surtaxe d'entrepôt aux laines d'Australie et du Cap et aux cotons de l'Inde et d'Egypte qui, jusqu'ici, en avaient été exempts.

Cette surtaxe vient d'être votée par la commission des douanes. A la requête de qui? De M. Félix Faure, député du Havre, organe, dans cette affaire, des deux grandes chambres de commerce.

Or, qu'est ce que c'est qu'une surtaxe d'entrepôt? C'est une protection accordée, non au producteur, cette fois, non au travail national, mais au négoce, à la spéculation, et cela au détriment de l'industrie, comme nous allons le prouver.

On introduit en France, année moyenne, 75 à 80,000 tonnes de laines d'Australie et du Cap, soit par l'Angleterre, soit par la Belgique. Ces laines entraient en franchise de tous droits, même de surtaxe d'entrepôt.

Maintenant, par suite de la décision de la commission des douanes, si la Chambre la ratifie, ces laines paieront 3 fr. 60 par 100 kilog., soit, pour les 80,000 tonnes introduites, 2,800,000 fr.

C'est donc un impôt de près de 3 millions qu'on propose de prélever sur l'industrie de la laine pour favoriser le marché des ports. Et cet impôt, de protection absolue, est décrété sur la demande, sur les instances des chambres de commerce et des députés de ces grands ports qui, d'autre part, protestent contre la "furie protectionniste" quand il s'agit d'intérêts autres que les leurs.

Ainsi, pour le sucre colonial étranger, par exemple. On a introduit, dans les trois dernières années, une moyenne de 50,000 tonnes par an. Au droit de 3 francs adopté par la commission, cela fait un million et demi à percevoir. Ecoutez quels cris on pousse. Prélever, dans l'intérêt des négociants des ports, 3 millions sur l'industrie de la laine, c'est parfait; ce n'est pas être protectionniste du tout que de demander à Roubaix, à Reims, à Fourmies ce sacrifice. Mais demander 1,500,000 francs aux raffineurs, c'est abominable, c'est de la furie protectionniste.

Nos adversaires nous permettront-ils de leur dire que, quand on se pose en défenseur des principes absolus et de la liberté illimitée, il faut n'avoir rien à demander soi-même à la protection? Or, tel n'est point leur cas. Ils fulminent contre elle, sans doute, et, dès qu'ils ont quelque intérêt spécial à défendre, soit la marine marchande, soit la pêche, soit le négoce ou la surtaxe d'entrepôt, on les voit faire, eux aussi, de la protection.

Nous, qui sommes plus justes qu'eux, nous ne trouvons pas mauvais ce qu'ils font pour la défense de leurs intérêts. Mais nous ne saurions accepter qu'ils s'érigent en champions intraitables de la liberté commerciale, et déclament violemment contre ceux qui ne veulent pas livrer à l'étranger le travail national.

Un peu plus de logique serait de mise. Ils sont aussi protectionnistes que nous, sinon plus.

En correctionnelle.

Accusé, vous êtes entré dans un restaurant à vingt-deux sous. Le patron affirme qu'après avoir mangé pour plus de deux francs, vous avez mis le couvert dans votre poche.

—Mon président, j'avais lu sur la devanture: "Déjeuner à la fourchette;" je croyais qu'on pouvait enlever le métal.

Un facteur se présente chez M. Harpagon.

—J'apporte à monsieur son calendrier.

—Très bien, mon ami, merci!

Et comme M. Harpagon oublie la petite gratification, le facteur lui remet une pièce de dix sous.

—Ah! j'oubliais! Voici maintenant les étrennes de monsieur.

—Et toi, Marius, sais-tu quelle est la langue la plus difficile à retenir?

—Trouu de laire, ça doit être le chinois ou le marseillais!

—Pas du tout; la langue la plus difficile à retenir est celle de la femme!

Une jeune femme dont l'éducation a été quelque peu négligée, demandait, hier, à un collectionneur, de lui donner un bibelot quelconque, pour son Noël.

—Eh bien! répond l'amateur, je vous donnerai une Ariane, en terre cuite.

—Soit; mais pas trop cuite, n'est-ce pas?

—Soyez tranquille, elle sera saignante!

Deux jeunes fin-de-siècle passent devant un grand café du boulevard.

"Tiens, dit l'un, c'est là que nous nous réunissons tous les soirs."

"Que faites-vous?"

"Ce que nous faisons? ma foi! pas grand chose! Nous nous tutoyons!"

Mme Guibollard fait concurrence à son mari.

Très surexcitée par le désir d'assister au procès Eyraud, elle disait:

—Quel dommage qu'on n'ait jamais dans ses relations quelqu'un qui commette un crime!

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE!

—PAR—

JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

(Suite.)

C'était,—on pouvait le deviner bien qu'il fût assis,—un grand vieillard maigre et vigoureux; la moustache, très fournie, était blanche; les cheveux drus derrière la tête étaient assez rares sur le crâne; les yeux étaient bleus, petits et très vifs; et enfin, signe particulier, le nez était long et fort, et de temps en temps l'une des mains quittait la canne et caressait ce nez, de la naissance à la pointe, d'un geste lent et pensif.

Il se leva quand il vit entrer Lafistole, salua d'un salut poli, froid et raide.

Et tirant sa montre:

—Compliments, monsieur.... Heure militaire.... Chavarot m'avait dit que vous êtes très exact....

Lafistole avait accroché son chapeau à un patère, enlevé sa redingotte et passé un petit veston.

Il fit bouffer par dessus sa cravate à nœud lâche et flottant, jeta un coup d'œil dans une glace, sur la cheminée, étala, d'un revers de main, sa correspondance sur sa table de travail, pour juger d'un regard de ce qu'elle contenait, puis se tournant vers le grand vieillard et l'interrogeant:

—Monsieur?......A qui ai-je l'honneur?......

—Le colonel Max de Séverac......

Le plafond s'écroulant sur la tête du caissier ne l'aurait pas ému davantage.

—Diable! murmura-t il. En voilà une aventure!....Comment vais-je me tirer de là!

Séverac reprenait, paisible, pendant que son petit œil pétillait:

—Je vous avouerai que j'ai appris avec plaisir que le domaine de la Crucerolle était vendu et payé....Je suis assez gêné dans mes entournures depuis quelques temps.... J'ai fait des expériences de culture qui m'ont coûté beaucoup d'argent, et figurez-vous que les fermiers prennent l'habitude, non plus de me payer leurs fermages, mais de m'emprunter.

Et, riant d'un rire bon enfant et sans souci:

—Oui, monsieur, je prête à mes fermiers.... C'est moi qui les paye!.... C'est un peu fort, hein?.... Le monde renversé!....

Il aurait pu parler longtemps.

Lafistole ne l'écoutait pas.

Il réfléchissait. Il avait tout son sang-froid. Il remuait toutes ses idées avec autant de lucidité d'esprit que s'il n'avait pas été menacé d'une plainte en abus de confiance qui l'eût conduit, haut la main, pendant cinq ans, dans une maison centrale.

Séverac ne mentait pas lorsqu'il disait, avec bonhomie et en se moquant de lui-même, qu'il prêtait à ses fermiers.

Avec des allures cassantes de vieux militaire habitué à se faire obéir, à tout faire plier, il était d'une faiblesse extrême. Après avoir donné sa démission de colonel, ayant besoin d'activité, il était venu habiter Orléans, sa ville natale, non loin de laquelle il avait de grandes propriétés et il s'occupait de celles-ci, essayant de nouveaux moyens de culture, d'engrais, inutilisant ses terres à force d'essais, atteint de la monomanie des inventions nouvelles applicables à l'agriculture.

Il y avait compromis sa fortune.

Jamais Séverac n'avait refusé une demande d'argent, une demande de délai pour payer.

Son premier mouvement était de refuser.

Et il refusait, rudement.

Mais les fermiers le connaissaient de longue date, le brave homme qu'ils appelaient le père Séverac et ils abusaient de lui. Ils savaient que le premier refus, toujours attendu avec certitude, ne comptait pas.

Ils revenaient doucement à la charge, —tournant leur casquette dans les mains,—et remportaient la victoire.

Assez gêné, il disait l'être et il l'était vraiment.

A la veille de marier son fils et de lui constituer une fortune.—car il ne revenait rien à Valentin du côté de sa mère,—Séverac n'était pas fâché de toucher les vingt mille francs de la vente de la Crucerolle.

Lafistole, interdit, se taisait, réfléchissant toujours.

—Est-ce que vous n'avez pas cette somme, monsieur? dit Séverac.... Cependant votre patron que j'ai vu tout à l'heure pendant une minute, m'a dit que vous l'aviez encaissée....

—En effet, monsieur, dit enfin Lafistole.

—Ah! j'avais peur d'avoir mal compris.

Lafistole s'enhardit:

—Cependant, monsieur, je suis un peu surpris de votre visite, car je me demande comment vous avez pu être prévenu que le domaine de la Crucerolle était payé....Il ne l'est que depuis deux jours seulement....et M. Chavarot m'avait chargé hier de vous écrire.

—Je suis parti avant le courrier....

—Vous n'auriez pas été prévenu, car j'ai négligé de vous écrire...... J'allais le faire aujourd'hui...... ou demain.

—Le nouveau propriétaire de la Crucerolle était avant-hier à Orléans. Il est venu me voir rue des Moulins, où j'habite, et m'a annoncé qu'il avait réglé entre vos mains. Alors, ma foi, je n'ai pas perdu de temps......

—C'est que, monsieur, je n'ai pas d'argent en caisse......

Séverac fit un sursaut.

—Voilà qui est curieux...... dit-il.

Et après réflexion:

—Du reste, qu'à cela ne tienne, je ne compte reprendre que le train de sept heures quarante du soir. J'ai le temps. J'attendrai. J'ai des courses à faire. Je serai ici vers midi. Je déjeune avec votre patron. A midi, vous aurez l'argent?

—Sans doute, monsieur, sans doute....

—Vous avez l'air tout drôle....

—Vous vous trompez, monsieur. C'est mon air de tous les jours.

Lafistole était fort anxieux.

Il se disait qu'à midi, si Séverac ne touchait pas son argent, il en parlerait sûrement au notaire, en déjeunant. Alors, tout se découvrirait. Et Lafistole perdrait, par une sottise, le bénéfice de ses cinq années de probité.

D'autre part, il n'était pas certain, avant midi, de trouver cette somme. Et s'il retardait Séverac jusqu'après son déjeuner, il était perdu, quand même, car Chavarot demanderait certainement au colonel s'il avait touché. Le colonel dirait que la caisse était vide. D'où surprise de Georges, demande d'explications et catastrophe.

Le mieux serait donc de faire appel au pardon et à la pitié du bonhomme en lui avouant tout et en le priant de lui accorder, comme délai, la journée tout entière, afin de le rembourser.

Il trouverait vingt mille francs, n'importe où, n'importe comment.

Lafistole avait pris ses registres pour se donner une contenance et fait mine d'ouvrir sa caisse.

Le colonel dit:

—A midi, avant déjeuner, n'est-ce pas?

Alors, d'une voix un peu tremblante, en dépit de son audace et de son cynisme, Lafistole murmura:

—Asseyez-vous donc, monsieur de Séverac.... je voudrais vous faire une confidence?

—Hein? A moi? Quoi donc? fit rudement l'officier dont la main gauche alla saisir le nez à la naissance pour le caresser jusqu'à la pointe.

Et ses petits yeux, inquiets, mais doux et francs, interrogeaient le gredin.

Lafistole n'essaya pas d'expliquer comment il avait été entraîné à jouer. Il n'y avait pas eu d'entraînement. C'était une habitude chez lui que le jeu et presque un métier. Puis, il devinait bien que le mensonge ne devait pas réussir auprès de cet homme tout d'une pièce et qui semblait la franchise même.

Il dit la vérité d'un seul coup.

—Monsieur, je devais dix mille francs perdus sur parole avant-hier. J'ai voulu payer ce que je devais et regagner ce que j'avais perdu.... J'ai pris à ma caisse les vingt mille francs dont j'avais besoin.... Ce n'est qu'un emprunt de quelques jours.... quarante-huit heures au plus, car avant quarante-huit heures j'aurai tout remboursé.

Il y avait une singulière expression de mépris sur le bon visage de l'officier.

—Savez-vous monsieur, que c'est le fait d'un malhonnête homme, ce que vous avez osé-là?

Lafistole baissa les yeux d'un air hypocrite.

—Vous êtes un voleur, tout simplement....

—Oh! monsieur, vous ne connaissez pas sans doute cette fatale passion du jeu....

—Je vous demande pardon. J'ai joué, dans mon temps, et j'ai fortement perdu.... et toujours payé!

—C'est que vous aviez le bonheur d'être riche.

—Si j'avais été pauvre, je n'aurais de ma vie touché une carte, monsieur....

Le vieil officier se promenait, très agité, dans le bureau et plus que jamais sa main caressait son nez.

—Monsieur, qu'allez-vous faire?

—Mon devoir est d'avertir votre patron.

—Alors, vous me perdez....

—A qui la faute?

—A moi, à moi seul, je le sais bien. Mais songez, monsieur, avant de prendre un parti, que c'est la vie d'un homme qui dépend de ce que vous allez faire. Quoi que vous en disiez, il y a là bien plus d'imprudence que de malhonnêteté.... On ne punit pas la première comme on punit l'autre...... Je ne vous demande qu'un délai de quelques heures. Avant ce soir, les vingt mille francs seront entre vos mains. Le reçu sera dans ma caisse. Mes livres seront en ordre. La malhonnêteté n'existera plus et l'imprudence sera réparée.

Le colonel, debout maintenant devant le jeune homme, le regardait fixement:

—C'est curieux, dit-il, vous avez, sous vos dehors de politesse et de contrition, une physionomie qui ne me revient pas......

—Interrogez mon patron, monsieur, il vous dira qu'il n'a jamais eu aucun reproche à me faire.

—Possible, possible.... j'en suis pour ce que j'ai dit.

Il reprit sa promenade, réfléchissant, perplexe.

En son cœur se livrait un combat entre sa loyauté, révoltée par l'action de Lafistole, et sa générosité et sa bonté auxquelles il répugnait de dénoncer cet homme.

Ce fut la générosité qui l'emporta.

—Je vous donne jusqu'à ce soir, monsieur, pour trouver cette somme dont j'ai besoin.

—Merci, monsieur, dit Lafistole qui crut devoir joindre les mains.

—Je ne tiens pas à vos remerciements, et je vous exempte de toute reconnaissance, car mon opinion sur vous n'a point changé....

Il s'animait et sa voix devenait nette, tranchante.

—J'ai peut-être tort de vous épargner aujourd'hui; quand on a fait ce que vous avez fait, on est capable de bien d'autres choses encore. Vous êtes un malhonnête homme, je le répète. Et qui plus est, vous avez, sous votre douceur et l'aisance de vos paroles, la figure de l'emploi....

—Monsieur....

—J'ai presque regret de vous pardonner.... Je n'ai jamais été superstitieux.... Et bien, il me semble, malgré tout, que ç'aurait été un bonheur pour moi de ne pas vous rencontrer.

Et très agité, et rudement:

—Enfin, je vous ai donné un délai. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit. Ce soir, si vous n'êtes pas en règle avec votre caisse, c'est-à-dire avec moi, je préviens Chavarot.

—Ce soir, tout sera réparé, monsieur, je vous le promets. Et je tâcherai, en ne remettant plus les pieds au cercle, de modifier la mauvaise opinion que vous emportez de moi.

L'officier haussa les épaules et grommela:

—Qui a bu boira!

Lafistole continuait, mielleux, attristé:

—Quant à vous porter malheur, monsieur, comment le pourrais-je? Je vous ai vu aujourd'hui pour la première fois. Je ne vous reverrai peut être pas avant longtemps, peut être jamais! Laissez-moi vous dire, monsieur, que je n'oublierai pas le service que vous me rendez, et laissez moi croire aussi que s'il arrivait qu'un jour vous ayez besoin de moi, vous n'hésitiez pas.

Mais Séverac:

—Jamais! jamais! Pour moi vous n'êtes et ne serez qu'un voleur!.... J'ai dit.... A ce soir!

Il sortit, sans le saluer.

Lafistole, un peu pâli par l'effroyable insulte, essuyait son front, mouillé de sueur.

Il se mit à sourire:

—Après tout, il a raison, ce vieux Ramollot...... je ne suis qu'un voleur!...... Ah! si jamais il tombe sous ma patte......

Il griffonna quelques mots à l'adresse de Chavarot, le prévenant qu'il était un peu souffrant et ne reviendrait à l'étude que dans le courant de l'après-midi.

Puis il sortit en quête des vingt mille francs.

Il les trouva sans trop de difficultés. Ce n'était pas la première fois qu'il empruntait ainsi. Il avait toujours rendu. En veine, il avait prêté; généreusement on lui prêta.

Il rentra à son bureau avant midi et guetta le retour de Séverac. Il avait déchiré la lettre laissée à Chavarot. Lorsque le colonel mit le pied dans la maison, il trouva Lafistole qui l'attendait en haut de l'escalier.

—Si vous voulez passer dans mon bureau, monsieur, dit le caissier en s'inclinant poliment.

—Vous avez la somme?

—Oui, monsieur......

—Bien.

Un quart d'heure après, tout était en règle.

—Vous voyez, monsieur, j'ai tenu ma parole?

Le colonel ne répondit pas.

—Et maintenant, monsieur, dit Lafistole en feignant la plus vive émotion je vous supplie de me rendre l'honneur vis-à-vis de moi-même....en....

Il n'osait achever.

—En quoi faisant, monsieur, dit Séverac, la tête haute.

—En me donnant la main....

Le colonel avait remis son chapeau. Il achevait de serrer sa redingote où bombait du côté gauche le portefeuille contenant les vingt mille francs retrouvés.

—Monsieur Lafistole, je ne donne la main qu'aux honnêtes gens.

Et il sortit, ne saluant pas, comme la première fois.

IX

Ce fut deux ou trois jours après que Clotilde reçut, au château de Vilvandran, la visite de Lafistole.

Une semaine se passa dans les mortelles angoisses dont nous avons fait le tableau à nos lecteurs.

Une semaine sans nouvelles de Lafistole.

Cela semblait si étrange à la pauvre femme qu'elle se remettait à espérer.

Mais un matin, elle reçut par la poste une lettre où il n'y avait que quelques mots:

"Je vous ai donné le temps de lire.
"Je suppose que vous avez réfléchi.
"J'ose même croire que les réflexions
"sont toutes favorables à ma cause,
"puisque j'ai appris avec le plus vif plai-
"sir que vous aviez retardé le mariage
"de votre charmante fille. Vous avez
"bien fait, car vous ne trouverez ja-
"mais de meilleur gendre que
"Votre dévoué,
"LAFISTOLE."

L'espoir n'avait pas été de longue durée.

Elle retombait dans ses angoisses.

A deux ou trois jours de là, nouvelle lettre.

"Je m'attendais à une réponse. Je ne "m'explique pas votre silence."

Elle avait répondu alors.

"Jamais je ne consentirai à ce que "exiges. Toute ma fortune, je vous la "donne, mais rien de plus. Epargnez-"moi vos protestations."

Mais de nouvelles lettres avaient suivi, plus pressantes.

Elle y répondait parfois, ne signant pas.

Enfin, un jour, au moment où elle allait partir pour faire des visites, en l'absence de Jean-Joseph et de Daniel, tous deux retenus au Palais de Justice, on lui annonça Lafistole.

Elle le reçut au salon, tremblante.

Il salua cérémonieux, comme il avait l'habitude de faire.

—Madame, je suis vraiment confus d'être obligé de vous déranger. Vous alliez sortir?.... J'ai vu la voiture attelée dans la cour.

—J'allais sortir.

—Je serais désolé de vous retarder....

—Qu'avez-vous à me dire?

—Je voudrais reprendre avec vous notre conversation d'autrefois.

—C'est inutile.

—Laissez-moi espérer le contraire, madame, dans votre intérêt.

—Vous êtes donc bien misérable! dit-elle frémissante.

—Des gros mots! Comment discuter avec vous!! Mais je vois que ma présence semble vous troubler beaucoup. Je vais vous donner la preuve que je suis, malgré tout, fort accommodant. Je me retire...... à la condition que vous me donnerez un rendez-vous, demain, à une heure où nous aurons le temps de causer sans crainte d'être dérangés....... J'ai obtenu de mon patron deux jours de congé. Je vous les consacre, chère belle-maman,—laissez-moi vous donner ce doux nom......

—L'infâme! l'infâme! murmurait-elle, reprise de tous ses épouvantements.

Mais lui, correct jusqu'au bout:

—A quelle heure vous plaira-t-il me recevoir demain?

Elle vint à lui, les yeux grandis démesurément, les poings fermés; dans le paroxysme de sa colère et de sa terreur.

—Ah! prenez garde, prenez garde.... ne me poussez pas à bout.

—Doucement, madame, doucement, je vous en prie.

—Je l'ai dit à M. Chavarot, et à vous je vous le répète.... Puisque je suis fille d'assassin, il faut que vous ayez peur de moi.

—Oh! madame, quelle pensée!

—Prenez garde, misérable.... Prenez garde!

—Eh! madame, vous faites bien de me prévenir. Je prendrai mes précautions!....

—S'il ne s'agissait que de moi, je consentirais aux exigences les plus dures.... mais il s'agit de défendre ma fille.... je la défendrai contre vous....

Lafistole haussa les épaules.

—La défendre est bien inutile, allez. La bataille est perdue pour vous d'avance....

Et, relevant le front avec un geste de défi:

—Voyons, nous perdons notre temps en sornettes. Je vous ai dit que je ne voulais pas vous retarder...... A quelle heure demain pourrai-je vous voir pour en finir?

Elle se tordait les bras.

Ses mains crispées autour de ses poignets, dans des mouvements nerveux qu'elle pouvait réprimer, faisaient entrer ses bracelets dans sa chair en déchirant les gants......

Est-ce qu'elle subirait jusqu'au bout la loi de cet homme?

—Ah! monsieur, pitié!

Elle ne menaçait plus. Elle implorait.

—Mais, madame, vous n'êtes pas à plaindre. Je suis d'une excellente famille, qui vaut celle de M. de Séverac. Vous avez l'air de croire que vous donnez votre fille à un gentilhomme du bagne. retour de Nouméa!....

Elle joignait les mains, voyant bien qu'elle n'avait plus qu'un seul espoir d'être sauvée.... l'espoir de l'attendrir.

Mais attendrir Lafistole, qui de sa vie n'avait pleuré et de sa vie n'avait senti son cœur, c'était vouloir une chose impossible.

Il souriait, devant ces prières, méprisant, brutal, grossier.

Elle se tut, soudain, attachant sur le misérable un singulier regard fixe, tenace, un regard où il n'y avait plus ni prières, ni larmes, ni crainte, ni faiblesse, ni menaces.

—Répondrez vous, madame, à ce que je vous ai demandé.

—Demain, il m'est impossible de vous recevoir ici.

—Ce sera où vous voudrez.

—Je vais passer l'après-midi à Vilvaudran.

—Eh bien, j'irai à Vilvaudran.

—Mais à quoi bon? Je n'ai plus rien à vous dire. Je ne pourrai que vous répéter demain ce que je vous ai dit aujourd'hui.

—Laissez moi croire que la nuit porte conseil. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Si demain vous êtes toujours du même avis, vous me le direz à Vilvaudran. Alors, j'ouvrirai les hostilités....A demain donc, belle-maman, puisque vous le voulez......

Il se retira.

Clotilde, anéantie, décommanda la voiture, rentra dans son appartement sous prétexte de migraine et se fit déshabiller par sa femme de chambre.

Elle grelottait la fièvre.

Dans la soirée, elle entendit rentrer Jean-Joseph avec Daniel.

Une idée lui vint tout à coup:

—Si j'allais trouver le père de mon mari?....Si je lui confiais ma peine!.... Si je lui avouais le terrible secret!.... Peut être me maudira-t-il! me chassera-t-il! Mais je suis de sa famille, malgré tout; son nom, c'est le mien....Sa première et effroyable douleur passée, il faudra bien qu'il essaye de me sauver!......Il trouvera, lui, sans doute, en sa vieille expérience et en sa sagesse sagace, ce que je ne puis trouver, moi, dans ma détresse et le désordre de mon esprit.

Il n'était que cinq heures.

On ne dînait, à l'hôtel, qu'à sept heures.

Sûrement Jean-Joseph ne ressortirait plus. Il allait profiter de ces deux heures pour travailler. Elle le trouverait dans son cabinet.

Oui, oui, murmurait-elle, éperdue, je vais tout lui dire. Il le faut, cela me sauvera, car je ne sais plus où je vais, moi, non, je ne sais plus, j'ai peur de moi, j'ai grand'peur....

Elle sortit de chez elle.

Doucement, lentement, d'un pas furtif, elle longea le corridor froid et humide au bout duquel, donnant sur la cour, était le cabinet de travail de Jean-Joseph.

Son cœur battait douloureusement.

Elle était si oppressée que l'haleine lui manquait, comme si elle avait fait une longue course.

Alors, elle s'arrêtait, pour respirer, appuyant l'épaule contre le mur et frissonnant au contact de son humidité.

Devant la porte de Jean Joseph elle s'arrêta pour écouter.

Elle en venait à espérer qu'il n'était pas là, qu'il était ressorti sans qu'elle s'en doutât et qu'elle ne pourrait le voir.

Mais elle entendit distinctement le vieillard qui toussait.

Elle entendit aussi des feuilles de papier froissées, puis un fauteuil qu'il remuait.

Elle étendit la main pour ouvrir la porte.

Mais il lui sembla que Jean Joseph se dirigeait vers cette porte et qu'il allait l'ouvrir.

Elle se recula, épouvantée....

Elle alla jusqu'à la fenêtre du corridor, et se pencha dans la cour, pour se donner une contenance.

Elle ne s'était pas trompée.

Jean-Joseph sortait.

Il la vit.

—Tiens, Clotilde, que faites-vous là, mon enfant?

Elle vint à lui, prit ses mains, les embrassa.

Il la laissait faire, étonné:

—Eh bien? eh bien? disait-il.....

Mais l'émotion de la jeune femme était si intense que les paroles s'arrêtaient dans sa gorge. Elle ne pouvait que faire ce geste instinctif, irraisonnée, d'embrasser les mains du vieillard, sans se rendre compte de son action, tellement elle était troublée.

—Vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas? Depuis longtemps je l'ai deviné....

Oui, il l'avait deviné. Elle le savait.

Doucement il l'entraînait dans son cabinet dont la porte était restée ouverte.

On eût dit un prêtre faisant entrer une pénitente au confessionnal.

Il referma la porte.

—Parlez, maintenant, personne ne peut nous entendre.

Certes, parler, elle l'aurait voulu.

Pourquoi l'avait-il fait entrer là, au lieu de la laisser dans le corridor?

Devant elle, dans un cadre d'or terni le portrait de Jean-Joseph d'Hautefort, en costume rouge et hermine de président des assises!

Voilà ce qu'elle regardait maintenant, ce qui attirait ses yeux!

Le portrait à l'air dur, fier, semblait la considérer et l'accuser et la chasser de cette maison où elle n'était pas à sa place, et où elle n'aurait jamais dû entrer.

Le portrait la comblait d'effroi......

Elle revit son père, Bastien! condamné à mort par un juge comme celui-là, son nom à jamais flétri par ce redoutable justicier.

Elle eut une sorte d'accès de folie, bien compréhensible chez la pauvre femme, depuis toutes les angoisses qui l'affaiblissaient et rendaient ses nerfs d'une sensibilité extrême.

Elle mit sa main devant ses yeux pour ne plus voir le portrait, pour effacer de son esprit le souvenir de Bastien et elle murmura:

—Non, non, non, je n'ai rien à dire, vous vous trompez......

Et elle s'enfuit, toujours les mains sur les yeux, trébuchant, effarée, poursuivie par des fantômes ensanglantés qui tournoyaient autour d'elle.

Jean-Joseph ne la retint pas.

Mais il se disait, pensif, inquiet:

—Que se passe-t-il donc en elle!.... Je le saurai....

Il fallut à Clotilde beaucoup de courage pour descendre dîner, le soir. Mais Jean-Joseph paraissait avoir oublié cet incident. Il entretint à peu près seul la conversation qui languissait, ne fit aucune allusion à la pâleur et à la fatigue de Clotilde et se retira dans son cabinet aussitôt après le repas, au lieu de rester à fumer, en causant avec Daniel.

Clotilde voyait bien qu'il se contenait et que les efforts même qu'il faisait pour paraître ne point se souvenir étaient autant de preuves qu'il se souvenait.

Et ses terreurs augmentaient en comprenant qu'elle était l'objet des préoccupations du vieillard.

Elle ne dormit pas une minute.

La fièvre la tenait éveillée.

"La nuit porte conseil", avait dit Lafistole.

Hélas! elle n'était capable ni de réfléchir, ni de s'arrêter à une résolution.

Une seule chose restait dans son esprit, au milieu du trouble de ses pensées: Ne point sacrifier Bérengère!...... Sauver sa fille des mains de ce misérable!

Mais comment?

Voilà l'éternel écueil contre lequel elle échouait et elle sentait la folie frapper à son cerveau, devant l'impossibilité de résoudre un pareil problème.

Dans l'après-midi, elle fit atteler et partit pour Vivaudran.

Elle s'en allait ainsi au hasard, sans but, sans projet arrêté, poussée par la destinée.

Elle se révoltait contre cet esclavage, —elle aurait voulu ne pas obéir à Lafistole, mais elle obéissait malgré elle.

Pourtant elle eut une suprême espérance,—ce fut comme une dernière clarté dans l'obscurité du drame qui se jouait en sa vie.

Des heures s'écoulèrent et Lafistole ne se présentait pas.

—Il ne viendra pas, se disait elle. Il aura réfléchi qu'il n'obtiendrait rien de moi......

Elle avait éloigné le jardinier et le cocher qui l'avait amenée sous différents prétextes, voulant être seule.

Ils ne devaient être de retour qu'à la nuit tombante.

Elle ne pouvait rester en place.

Elle sortit, se promena dans les allées du jardin, en fit vingt fois le tour, puis entra dans le bois qui s'étendait jusqu'aux sources du Loiret.

Elle passa devant le kiosque où elle avait eu son premier entretien avec Lafistole.

Elle revint sur ses pas, rentra au château.

Elle ne s'y trouvait pas depuis depuis quelques minutes qu'elle voyait, de sa fenêtre, arriver Lafistole, lentement, balançant sa canne et le nez au vent. Lui-même aperçut d'en bas Mme d'Hautefort à sa fenêtre, leva son chapeau avec désinvolture, en familier de la maison, puis, d'un pas leste, monta les degrés du perron.

Il n'y avait pas de domestique au château, et Lafistole l'avait remarqué en arrivant.

—Méfions-nous! se dit il.

Il trouva facilement le petit salon où attendait Mme d'Hautefort, presque mourante.

—J'espère, madame, dit-il en entrant, que ce n'est plus en étranger que vous allez me recevoir, mais que je vais emporter la promesse d'être bientôt votre fils?

—Vous, mon fils, dit-elle hébétée, vous?

—N'avez-vous pas réfléchi?

—Si, si, j'ai réfléchi....je n'ai guère dormi, allez.

—Et le résultat de vos réflexions?

—Ce que vous me demandez est impossible.

Il fronça le sourcil, mit le bec de sa canne entre ses dents et regarda sans parler Mme d'Hautefort.

Après un long et pénible silence:

—Que comptez-vous faire?

—Vous supplier de renoncer à votre projet.

—Le temps presse. Vous avez retardé ce mariage, c'est bien. Le rompre serait mieux. Vous pourriez alors me présenter à votre mari, à son père, à l'aimable Mlle Bérengère.... je ferai ma cour.... et... avec votre appui secret et l'influence que vous avez certainement sur l'esprit de votre fille, nul doute que je ne réussisse bientôt à lui plaire et à être agréé par elle....

—Mon Dieu, mon Dieu!

—Je sais par mes informations personnelles que la signature du contrat est fixée au 1er juillet prochain.

—C'est vrai.

—Eh bien, madame, voici ce que j'ai à vous dire: si d'ici au 1er juillet vous ne trouvez pas le moyen de rompre définitivement le mariage, si vous conservez, pour le contrat, cette date du 1er juillet, écoutez moi, madame, je vais vous prévenir de ce qui se passera: A la signature du contrat, à la fête que vous donnerez, se présentera un homme que vous n'aurez pas invité....un homme qui était venu vous offrir la paix et qui vous avez déclaré la guerre.....

—Et cet homme?

Elle s'était levée, frémissante, recouvrant son sang froid au fur et à mesure qu'elle voyait le danger se rapprocher d'elle, ne le craignant déjà plus, ce misérable qui la menaçait, mais en proie, elle, la femme faible et torturée, à une colère terrible.

—Cet homme, ce sera moi!

—Vous ferez cela!!

—Je vous le jure......

—Et puis?...... et puis?...... si je vous fais chasser par mes domestiques?

—J'aurai le temps de raconter, devant tous, l'histoire de l'honorable Bastien, et la façon dont il a su se débarrasser du fermier Jourdan, à la ferme de Montefreux......

Elle passa lentement la main sur son front.

La folie de la colère l'aveuglait.

D'une voix presque inintelligible elle répéta:

—C'est bien vrai, vous ferez cela?

—Oui.

—Vous n'aurez pas pitié?

—Je n'aurai pas pitié.

Elle eut un sanglot singulier. C'était comme un rire nerveux, un rire de folle. Ses cheveux noirs, magnifiques, lourds, presque aussi longs qu'elle était grande, s'étaient dénoués, mal tenus par le peigne d'écaille blonde, et roulaient sur ses épaules.

Elle marcha vers Lafistole d'un pas saccadé, la respiration sifflante, les mains en avant et tout à coup, elle se précipita sur lui, étreignant le misérable à la gorge.....

Elle était robuste et la colère décuplait sa force.....

Lui n'était redoutable que par son esprit sans cesse en éveil, une intelligence portée au mal, l'impitoyable cruauté, surtout, qui le rendait insensible aux larmes.

Il essaya de se défendre.

Mais les mains de la pauvre Clotilde étaient comme des tenailles autour de son cou.

Il sentait l'étouffement déjà; il ne respirait plus; ses ongles enfoncés dans la chair de Clotilde ne faisaient point lâcher prise à celle-ci.

Un nuage de sang l'aveugla.

Il chancela, comprit vaguement qu'il allait perdre connaissance, réunit ses forces dans un suprême effort, repoussa Clotilde et tirant un revolver de la poche de sa redingote, le dirigea vers elle, le doigt sur la détente, râlant:

—Si vous ne vous tenez tranquille, je...... fais feu......

Mais on eût dit que la vue de l'arme affolait tout à fait la malheureuse.

Elle se jette à corps perdu sur Lafistole, lui saisit et lui paralyse le poignet...... d'une main...... pendant que l'autre main cherche toujours la gorge......

Ce n'est plus la femme si faible, si affaissée des derniers jours, pleurant, se lamentant, fiévreuse et malade.

C'est la bête fauve défendant son petit, la mère défendant sa fille......

Et elle balbutiait dans un rire de triomphe, en voyant qu'elle était la plus forte et qu'elle maîtrisait cet homme presque d'une seule main:

—Vois-tu, je te l'avais dit...... il faut que tu me craignes.... tu m'as poussée à bout... tant pis, tant pis....

Ils perdent l'équilibre tous deux, glissent et tombent.

Il n'a pas lâché le revolver....

Elle n'a pas lâché la main qui serre l'arme désespérément.

Et soudain, en tombant, un coup part....

Une détonation très faible,—le revolver est de petit calibre,—encore assourdie par les murs de cette chambre....

Surprise, Clotilde se relève.

Le revolver est là, devant elle.

Lafistole ne le tient plus.

Il ne remue plus, Lafistole.... Il est étendu, les jambes repliées, les bras tordus....

Le coup l'a atteint en pleine tête.... brisant le crâne, presque à bout portant....

Il a les yeux grands ouverts.... avec la fixité de la mort.

La bouche aussi est ouverte....

Un peu de sang—pas beaucoup,—mêlé à un peu de cervelle, s'épand autour de la blessure, sur le crâne chauve et luisant du viveur.

Elle recule avec horreur......

Du sang! Du sang de cet homme!....

—Grand Dieu! qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?......

Elle recule toujours...... jusqu'au fond du salon et rencontre le mur qui la soutient.......

Mais son regard ne quitte pas le terrible et hideux spectacle......

Elle ne comprend vraiment pas ce qui s'est passé.

Elle regarde autour d'elle dans un geste instinctif, pour trouver l'explication de ce drame.

De longues minutes se passent.

—Il est blessé! Il est blessé!.... s'il allait mourir!......

C'est la première réflexion qui traverse son esprit, quand la raison lui revient.

Puis, aussitôt:

—Qui l'a blessé? Est-ce lui? Est-ce donc moi?

Pendant qu'ils se débattaient le coup est parti.

L'invisible main du hasard a fait justice.

Mais en faisant justice, le hasard a jeté la pauvre créature dans une inextricable situation.

Elle craint de se rapprocher de Lafistole.

Ces yeux vagues lui font peur—bien plus peur que lorsqu'ils menaçaient, goguenards et cruels, tout à l'heure; on dirait maintenant qu'ils demandent vengeance.

Cependant les minutes s'écoulent.

Elle fait quelques pas....

Elle se baisse.....

Elle touche la main....se retire.... apeurée, avec dégoût, puis recommence....

L'homme reste immobile et la main reste inerte.

—Monsieur, dit-elle, monsieur....

Elle l'appelle, croyant qu'il va entendre.

Mais comme elle est tout près, maintenant, ses yeux rencontrent le trou rouge du crâne brisé, d'où déjà le sang ne coule plus.

Et elle recule encore......

—Mon Dieu, dit-elle, je ne sais plus, moi, je ne sais plus....

Elle revient au cadavre.

—Monsieur.....monsieur....

Puis l'idée lui vient qu'elle a beau le toucher, le secouer et l'appeler, que c'est fini, à jamais fini pour le misérable, et qu'il est mort!!

—Mort! dit-elle, mort! Ce n'est pas possible....S'il est mort, que vais-je devenir?

Elle a le courage de s'agenouiller auprès de l'homme.

Elle lui prend la main, met ses doigts autour du poignet, cherche l'artère.

L'artère ne bat plus.

Elle appuie la main sur la tempe, du côté où le sang n'a pas coulé.

La tempe n'a plus de pulsation.

Et l'homme est bien dans une immobilité de cadavre.

—Ce n'est pas vrai....Il n'est pas mort....Il n'est qu'évanoui....Il reviendra à lui....Je le soignerai, s'il le faut.

Elle se relève.

Mais son effroi est si grand, si grande est son horreur, telle a été pendant toute cette scène sa surexcitation, qu'elle sent tout à coup que sa connaissance l'abandonne.

Un frisson de chaleur la prend au talon, monte à la nuque....

Ses yeux s'obscurcissent.

Et elle roule évanouie auprès de l'homme qui est tué....

Elle resta longtemps sans vie, car le soleil baissait derrière les grands arbres du bois, lorsqu'elle reprit connaissance.

En se relevant sur ses bras, en regardant autour d'elle, en apercevant Lafistole inanimé, la scène terrible du meurtre revécut à ses yeux.

—Que faire? que faire?

Et se traînant sur les genoux, elle examinait le cadavre, passant même les mains devant la bouche afin de surprendre un peu de respiration.

—Il est mort! Il est bien mort!

Elle sort de ce salon maudit; elle ferme la porte à clef, afin qu'on ne puisse entrer là......

Et elle descend hâtivement l'escalier, fuyant sans savoir où, n'ayant qu'un but, s'éloigner au plus vite, mettre le plus d'espace possible entre elle et ce cadavre.

Elle court comme si on la poursuivait.

Et de temps en temps, par les allées enchevêtrées du bois où elle tourne sur elle même et se perd, elle regarde derrière elle croyant entendre des pas.

Et dans l'affollement de sa pauvre imagination délirante, elle croit entendre aussi des voix qui s'élèvent au lointain...... les voix de gens qui ont découvert le meurtre, qui appelaient à l'aide et qui l'accusent.....

Que devenir? Est ce qu'elle va l'abandonner là, celui qui est mort?

Heureusement il n'y avait personne à Vilvaudran. On n'a rien vu. On n'a pu rien entendre non plus. Personne ne pourra s'étonner de ne point voir sortir Lafistole et ne fera de remarques sur la longueur de son entretien avec Mme d'Hautefort.

Mais le jardinier rentrera, tout à l'heure.... et le cocher viendra prendre ses ordres pour retourner à Orléans....

Que leur dira-t-elle? Comment va-t-elle de nouveau les éloigner?

Elle pense à mourir.... pour se débarrasser de pareilles angoisses.....

Elle court.... elle court par le bois... arrive à la lisière.... s'engage à travers les moissons.... s'arrête tout à coup au bord d'une sorte d'étang assez étroit, connu dans le pays sous le nom de l'Abîme, profond et dangereux.

Se laisser glisser là, c'est la mort certaine, dans l'immonde boue gluante où elle ira s'enliser....

Mais cette mort est horrible....

Ah! elle s'y résignerait peut-être si cela devait éloigner tous les soupçons!.... Mais ce cadavre?.... ce cadavre resté là bas?.... Comment la mort serait elle expliquée?.... En évitant un déshonneur à son mari, à Jean-Joseph, à Bérengère, ne serait ce pas un déshonneur nouveau dont elle aurait à jamais souillé la pureté de leur nom?

Elle s'éloigna de cette eau calme et presque noire qui la tentait.

Elle revint au bois.

Le jardinier n'était pas rentré. La course qu'elle lui avait donnée était longue. Le cocher, lui, était revenu.

Il s'approcha d'elle pour prendre ses ordres et parut frappé de l'altération de ses traits.

Ses vêtements étaient souillés de terre.... le bas de la jupe même, déchiré par une ronce.

De la terre, aussi, sur les bottines....

Et Mme d'Hautefort était sortie sans chapeau, après avoir roulé ses cheveux sous le peigne, sans glace, au hasard....

En ces minutes mortelles où elle usait doublement sa vie, chaque petit détail devait la frapper et lui renouveler ses terreurs.

Elle s'imagina que le cocher devinait ce qui se passait en elle, et que ce serait là, plus tard, un témoin tout trouvé pour déposer contre elle.

Elle balbutia dans son trouble:

—Qu'est-ce donc? Que voulez-vous?

—Je viens prendre les ordres de madame.... A quelle heure madame veut-elle que j'attelle?....

—Vous repartirez seul.... Je coucherai à Vilvaudran.... Demain, dans la matinée, vous viendrez me prendre....

Comme ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait, le cocher ne parut pas trop surpris.

—Bien, madame, dit-il.

Et il s'éloigna.

Il était évident qu'il avait remarqué le désordre de la toilette de sa maîtresse, car, malgré son respect, ses yeux s'étaient portés de la chevelure jusqu'aux bottines jaunes de boue, embrassant d'un regard rapide ces détails étranges.

Clotilde, en le voyant s'éloigner, respira, soulagée.

Elle n'avait plus à craindre que le jardinier et sa femme. Mais ils habitaient une petite maison, au bout du parc. Clotilde serait seule au château. En outre, le jardinier était toujours absent.

Que comptait-elle faire?

Elle l'ignorait. Pour elle, la première préoccupation n'était-elle pas de se préserver de tout témoignage?.... Et pour cela, ne fallait-il pas qu'elle restat seule, bien seule?....

La voiture partit.

Comme elle avait prévenu son mari qu'elle rentrerait le soir, qu'allait dire Daniel?

Et si le cocher racontait qu'il avait trouvé sa maîtresse dans un état lamentable, Daniel ne prendrait-il pas de l'inquiétude et n'allait-il pas accourir, à cheval, jusqu'au château?

—Ah! non, non, tout plutôt que cela!

Elle traversa le jardin. La nuit descendait.

Un homme vint à elle. C'était le jardinier.

—Madame, dit-il, le cocher vient de me dire que madame passait la nuit au château. L'appartement de madame est prêt, comme toujours, mais nous sommes un peu au dépourvu pour le dîner. Je vais envoyer ma femme prendre les ordres de madame......

—C'est inutile. Je suis un peu souffrante. Je ne dînerai pas.

—Madame a-t-elle besoin de quelque chose? Un peu de tisane? Nous avons récolté des brassées de tilleul, ces jours-ci....

—Merci, je n'ai besoin de rien.

—Bien, madame.

Il fit quelque pas, puis revint.

—J'oubliais de dire à madame qu'en passant devant la verrerie j'ai vu M. Pierre Jourdan, le dessinateur. Il a préparé les dessins que madame lui a demandés et se proposait d'aller aujourd'hui ou demain les soumettre à madame à Orléans...... Ayant appris que madame est au château, il viendra ici peut-être.

—Je ne veux pas le recevoir, ni lui, ni personne.

—Bien, madame, je ferai en sorte qu'il ne dérange pas madame.

Et il s'éloigna.

Un souffle tiède et parfumé passait dans les arbres. Dans les prairies voisines, les foins étaient fauchés et cela sentait bon. La nuit s'annonçait très douce. Le ciel était à peine voilé de quelques nuages qui glissaient lentement sur la lune, laissant ainsi la campagne dans des alternatives d'ombre et de lumière.

Des millions d'insectes susurraient sous les herbes et dans les flaques d'eau des sources du Loiret comme dans les abords bourbeux de l'Abîme, coassaient des grenouilles vertes, innombrables.

C'était, certes, une soirée faite pour le calme, pour le repos....

Et Clotilde, effarée, regardait, de la pelouse où elle venait de s'arrêter, presque au pied du château, la fenêtre ouverte du salon dans lequel gisait Lafistole inanimé.

Est-ce qu'elle oserait jamais rentrer là?

Où en prendrait-elle le courage?

Dans son désespoir!

Et que va t elle faire de ce cadavre?

Elle ne peut le laisser dans le salon... Celui l'accuse.... Il faut qu'elle l'emporte, qu'elle le fasse disparaître, qu'elle le traine au loin, pour qu'on ne puisse dire que Lafistole a été assassiné à Vilvaudran....

Où trouvera-t-elle cette force?

Dans sa détresse.

Elle monte le perron, pousse la porte...

Elle est effrayée par l'obscurité du large vestibule......

Enfin elle entre.... Il faut bien qu'elle se décide......

Elle introduit la clé dans la serrure de la porte derrière laquelle est le cadavre....

Sa main tremble horriblement.

Et elle reste là, de longues minutes, à faire de vains efforts devant cette serrure....

Et parce qu'elle ne réussit pas à ouvrir, une terreur superstitieuse l'envahit.

Elle se dit que c'est Lafistole qui la nargue, de l'autre côté, qui est revenu à la vie et qui l'attend, avec son terrible et froid sourire

Et quand la porte, cédant tout à coup, s'ouvre brusquement, comme sous la poussée d'un autre, elle jette un cri, recule, les mains sur les yeux, parce qu'elle a cru voir Lafistole debout!!

Mais elle n'entend aucun bruit, elle se hasarde à regarder.

La chambre est très obscure, en ce moment; la lune est momentanément voilée par un nuage; il faut que Clotilde attende.

Le ciel se déblaie, les étoiles brillent, la lune reparaît.

Lafistole n'a pas bougé.

A grand'peine, pour échapper aux terreurs qu'engendre la nuit, avec ses ombres mystérieuses, elle allume une des bougies d'un candélabre.

La porte s'est refermée d'elle même, sous l'action d'un courant d'air,—car la fenêtre, on le sait, est ouverte,—elle s'est refermée avec un grand bruit, nouvelle cause d'épouvante.

Elle est de nouveau seule avec le cadavre.

—Comment vais-je faire?

Elle frissonne de dégoût en lui prenant ses mains froides.

On dirait qu'elle vient de toucher quelque animal immonde, visqueux, un crapaud, un serpent.

Mais elle s'arme de courage et réunissant toutes ses forces, elle soulève le corps et s'avance de quelques pas.

C'est tout ce qu'elle peut faire.

Elle le laisse tomber.

Et elle dit tout haut, folle, la pauvre créature:

—Comme c'est lourd, un homme!

Et tout à coup, alors qu'elle va recommencer, renouveler le suprême effort, elle pousse un cri guttural, étouffé, les deux bras projetés en avant vers la porte, terrifiée, plus pâle certes que ce cadavre.

Pourquoi?....

On vient de frapper!

Elle s'est trompée sans doute. Qui donc serait là?

Cependant il lui sembla bien avoir entendu deux ou trois petits coups.....

Elle ne respire plus....

Elle ne fait plus aucun mouvement...

Elle ne répondra pas....

Ah! comme elle vieillit en ces terribles heures......

Et cette lumière, qu'elle a eu la mauvaise idée d'allumer et qu'on peut apercevoir du corridor.......

Si elle la soufflait?

Mais le candélabre est sur la cheminée, à l'autre bout du petit salon....

Il faut qu'elle traverse celui-ci....On l'entendra, s'il y a quelqu'un derrière la porte....

Elle écoute....

Presque aussitôt, de nouveaux coups!......

On a bien frappé! Elle avait bien entendu......

Mais qui donc?....Que lui veut-on? .....Le jardinier sans doute, ou sa femme, qui craint que Clotilde ne soit malade.

Elle va le renvoyer.....

Oui, voilà la seule chose qui lui reste à faire, se précipiter à cette porte, la fermer, crier qu'on la laisse tranquille, qu'elle n'a besoin de rien ni de personne.

Mais elle n'en a pas le temps.

Quand elle s'élance pour barrer le passage à l'inconnu qui peut la perdre, la porte s'ouvre....un homme parait, qui fait deux pas, la salue....

C'est Pierre Jourdan.

Elle se précipite vers lui, pour l'arrêter, se place devant le cadavre, pour lui en voiler le spectacle.

Mais il a tout vu....

Et interdit, sans paroles, il la regarde.

—Je ne vous ai pas dit d'entrer. Que voulez-vous? Que demandez-vous?.... Allez-vous en.... Allez-vous-en....

—Madame.... j'ignorais.... mon Dieu, que se passe-t-il donc?

Il regagna la porte...

Il va sortir, quand Clotilde s'élance, le retient.

—Restez! Restez!....

Et elle éclate en sanglots....

Elle pleure, longtemps, longtemps, sans pouvoir parler au jeune homme, toujours et de plus en plus troublé devant cette femme en larmes, devant cet homme mort....

Il devine un drame mais n'ose pas interroger.

Clotilde lui a ordonné de rester, c'est qu'elle va tout lui dire....

Oui, elle veut se confier à son honneur.... lui demander son aide.... C'est Dieu, sans doute, qui a envoyé Pierre pour la sauver de cette situation......

Elle ne s'en serait pas tirée toute seule....

Et mieux valait Pierre Jourdan que tout autre, car elle le connaissait de longue date; elle savait qu'il avait été le compagnon d'enfance de Bérengère; elle savait qu'il était doux, instruit, qu'il avait le cœur haut placé, et sa mère vigilante, elle n'avait pas été sans deviner le mystérieux amour que nourrissait ce grand garçon, tout au fond de son âme fière, pour la jeune fille, auprès de laquelle il avait été élevé.

Mais la pensée de cette confidence avait brisé ses nerfs.

Brusquement était tombée son énorme sur-excitation, cette tension de sa volonté et de son courage qui lui avait fait supporter une pareille tragédie.

La femme, faible, reparaissait soudain.

Et elle sanglotait bruyamment, les mains sur les yeux, affaissée dans un fauteuil.

Et parmi ses sanglots, un mot, rien qu'un mot:

—Monsieur.... Oh! monsieur!!

Pierre n'osait pas l'interroger.

La première émotion passée,—et cette émotion était naturelle,—il s'était mis à considérer le cadavre étendu à ses pieds.

Il ne le connaissait pas. L'homme était étranger au pays.

Il releva les yeux sur Mme d'Hautefort.

—Madame, dit-il, vous m'avez retenu... Il aurait mieux valu, sans doute, que je ne vinsse pas.... Que dois-je penser? Cet homme mort? Vous toute seule en ce château?....

—Ah! monsieur, monsieur, disait-elle....

—Remettez-vous, madame.... Si vous couvrez quelque danger, je suis là pour vous défendre.... Est-ce que cet homme s'est tué? ou bien y a-t-il eu un meurtre?

—Je ne suis pas coupable, monsieur, ne croyez pas....

Pierre le pensait si peu qu'il ne retint pas un mouvement à cette parole.

Car, puisque Mme d'Hautefort songeait à se défendre, c'est qu'elle était mêlée à ce drame.

—Madame, je ne vous accuse pas....

—Non, je ne suis pas coupable.... Vous me sauverez, monsieur, vous me sauverez, mais pour cela, il faut que vous sachiez tout.... il le faut.... c'est mon devoir de le dire, ce serait votre droit d'exiger que je parle....

—Parlez donc, madame....

—Ecoutez-moi, écoutez, monsieur Jourdan.

Mais elle s'arrêta....

Pour la première *fois*, ce nom de Jourdan la frappe, comme rappelant des choses lointaines en sa vie......

Mais elle ne sait pas quoi......

—Jourdan! Jourdan! murmure-t-elle tout bas.

Chose singulière, depuis longtemps, elle le connaît, ce jeune homme, mais jamais elle n'a fait attention à son nom......

Jamais ce nom ne l'a frappé ainsi.....

Pourquoi donc maintenant?

Et elle pense......elle se tait......elle cherche? -

—Vous vous appelez Jourdan? demande-t-elle.

La question l'eût fait sourire si la situation n'avait pas été si étrange et si dramatique.

—Mais oui, madame....

Et elle répète tout bas, avec une obstination singulière:

—Jourdan! Jourdan!

Tout à coup, la lumière se fait dans son esprit.

Et c'est pour elle un nouvel épouvantement.

Jourdan! Elle a vu ce nom dans le dossier de Bastien!

Jourdan! c'est le nom du fermier de Montefreux, assassiné par son père....

Et ce jeune homme porte le même nom?

Quelle coïncidence!

Tout se ligue donc contre elle pour lui rappeler le passé?

Car elle ne voit là qu'une coïncidence! Un hasard!

Beaucoup de paysans portent ce nom dans la Beauce, et ne sont point parents pour cela!

Cependant, elle est inquiète.

Elle veut savoir.

—Ce nom, dit elle, me fait souvenir d'une tragique histoire que je relisais, dernièrement, chez mon mari, dans un livre où se trouvent réunies des causes célèbres....

Il sourit tristement.

—Ah! oui, dit-il.... je sais.... Jourdan, le fermier de Montefreux, n'est-ce pas?

—C'est cela. Ah! vous avez lu, aussi, l'histoire?....

—Le crime de Bastien?.... On me l'a raconté bien des fois, quand j'étais tout petit.... même, mon père, que je n'ai pas connu longtemps, me menaçait, lorsque je n'étais pas sage, en disant: "Prends garde ou je vais appeler Bastien pour qu'il te prenne avec lui!"

—Votre père l'avait donc vu, ce Bastien?

—Mon père avait douze ou quinze ans, je crois, quand Bastien a assassiné son père....

—Son père? Son père?

—Oui....

—Le fermier de Montefreux?....

—Le fermier assassiné était mon grand-père....

—Ah! grand Dieu! grand Dieu!

—Qu'avez-vous, madame?

Et il s'approchait d'elle, la voyant défaillir.

Mais elle se raidit contre cette dernière émotion.

Vraiment, Dieu n'était pas juste!

Voilà qu'elle se trouvait en présence du petit fils de l'homme qui avait été assassiné par Bastien, par son père! Et cet enfant était le témoin, lui-même, d'un meurtre! Et elle songeait à lui demander aide et protection! Elle, fille de Bastien, à lui qui devait avoir ce nom de Bastien!....

N'était ce pas à devenir folle?

Si elle lui avouait tout à ce garçon?...... Si elle lui disait:

"Je suis la fille de Bastien!...... Fuyez!...... Laissez moi!"

Mais pourquoi lui dire?

Pourquoi, dans cette âme tendre, douce, jeter des ferments de haine, renouveler ces cruels souvenirs, remuer les cendres de ce foyer?

Bastien était mort.

Bastien était mort sans famille, on le croyait.

C'était une étrange destinée que celle qui rapprochait cette femme de cet homme.... mais cette rencontre ne devait-elle pas amener une réconciliation?...... Etait-ce vraiment le fait du hasard?...... Le hasard est-il si souverain et n'y avait-il pas plutôt l'intervention d'une puissance mystérieuse pour laquelle l'avenir apparaît lumineux, rien n'est caché, tout est prévu?

Elle se tut.

Mais elle sentait si bien que, depuis quelques heures, sa vie était jetée en pleine tourmente, en plein infini, en plein inconnu, qu'elle n'était plus maîtresse d'elle-même, dans l'impuissance complète de se reprendre et de se diriger, qu'elle en ressentait une terreur superstitieuse comme doivent en éprouver les adeptes du spiritisme lorsqu'ils se croient en communication avec les esprits évoqués.

—Comme vous devez le maudire ce Bastien?

—Hélas! madame, tout ce passé est si loin de moi qu'il me semble qu'il s'agit d'un autre lorsque j'y pense.... Mon père n'était qu'un enfant, alors.... Le malheur des ancêtres n'atteint pas toujours les petits fils....

—Vous n'avez jamais recherché si ce Bastien avait quelque enfant?

—A quoi bon?

—Pour venger sur lui le meurtre de votre grand-père....

Il secoua la tête.

—Cela, madame, est une bien triste histoire où Bastien ne fut pas seul coupable.... Je n'y pense jamais.... Les meurtriers ont été punis.... C'est un passé mort.... Si Bastien a laissé de la famille, est-elle responsable? Dans la même famille, un membre est gangrené. Les autres ont des vertus. Ce passé est mort, je le répète.

Ces paroles la ranimaient.

—Monsieur, fit-elle, je vous ai dit tout-à-l'heure que je n'étais pas coupable. L'homme qui est là possède un secret qui touche à l'honneur de la famille à laquelle j'appartiens. Il a voulu abuser de ce secret, qu'il est seul à connaître....

—Cela était grave?

—Ah! monsieur, qu'il me suffise de vous dire que si ce secret est jamais révélé à mon mari, à son père, à ma fille, je n'aurais plus qu'à mourir....

Et se redressant:

—Mais sachez avant tout que cela ne touche en rien à mon honneur particulier.... que cela est pour ainsi dire en dehors de moi.... que je n'aurais rien pu empêcher.

—Je vous crois, madame....

—Cet homme, possesseur de ce secret, a voulu me le vendre.

—Le misérable!

—Plus misérable que vous ne le pensez.... car, ce qu'il exigeait, ce n'était point de l'argent....alors que, pourtant, je lui offrais ma fortune tout entière!....

—Et quoi donc alors?

—Il voulait entrer dans notre famille....

—Lui! fit le jeune homme, avec un cri....Lui?....

Et après un silence:

—Achevez, je n'ose comprendre!

—Si, monsieur, vous comprenez, au contraire.... Il voulait m'obliger à lui donner Bérengère pour femme.....

—Bérengère!

—Votre amie d'enfance, monsieur Jourdan, Bérengère! Et si je refusais, il me menaçait de révéler devant ma famille, une famille de magistrats, le terrible secret dont un crime l'avait rendu possesseur....

—Bérengère!....Cet homme eût épousé Bérengère.

—Oh! je ne l'aurais jamais voulu, vous pensez bien.... Alors, monsieur Jourdan, tout à l'heure, devant ses menaces, prise de colère et de folie, ne sachant plus ce que je faisais, je me suis précipitée sur lui pour le chasser.... Et il a eu peur en sentant mes mains autour de sa gorge.... Il a tiré de sa poche un revolver.... Je lui ai saisi le bras.... Il a perdu l'équilibre.... Il est tombé, m'entraînant et un coup est parti, un seul, qui l'a tué.... Est-ce lui qui a tiré? Est-ce moi?.... Je l'ignore.... Ce que je sais, c'est que je ne réfléchissais plus.... Je ne voulais pas le tuer, certes.... Non, non, ajouta-t-elle, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi!.... Je ne voulais pas, je ne suis pas coupable.

—Je vous crois, madame, répétait Pierre à cette mère désolée.

—Vous voyez, monsieur, où j'en suis, maintenant.... Cet homme est mort, chez moi, de mort violente.... Je suis seule au château.... Tout m'accuse ....n'est-ce pas? Tout m'accuse? disait-elle, comme si elle avait voulu recevoir la certitude, au moins l'espérance du contraire?

—Tout vous accuse, dit-il simplement.

—Et pour tout le monde je serais coupable?

—Pour tout le monde!

—Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, au comble du désespoir.... Vous me sauverez, monsieur Jourdan....

—Je ferai mon possible pour cela, madame.

—Oh! alors, rien n'est perdu, je puis espérer encore....

—Personne n'a vu entrer cet homme?

—Personne. Du moins je le crois.

—Les domestiques du château?

—Absents.

—Le cocher? Le jardinier? La femme? Les enfants?

—Absents.... Revenus tout à l'heure ....il n'y a qu'un instant.

—Connaissait-on vos relations avec cet homme?

—On ne les connaissait pas....

—Personne non plus?

—Si, un seul homme....

—Qui?

—Me Chavarot.

—Le notaire de Paris?

—Oui.

—Bien. Espérons que rien ne viendra vous perdre....

—Qu'allez-vous faire?

—Enlever d'ici ce corps.... Le porter le plus loin possible

—C'est cela. Ah! que je ne le voie plus.... jamais.... jamais!

—On le trouvera.... demain.... après-demain peut être.... On ouvrira une enquête.... mais vous ne serez pas soupçonnée, c'est probable....

—Oh! monsieur, monsieur, vous me sauvez la vie.... plus que cela, monsieur Jourdan, vous sauvez Bérengère....

Il eut un mélancolique sourire.

C'était bien à elle qu'il pensait, en effet, en se dévouant ainsi.... à elle seule!

Mais l'heure pressait.

La malheureuse ne reprendra un peu de calme que lorsqu'elle serait loin de ce cadavre.

—Il faut user d'extrêmes précautions, dit-il.

—Je vous obéirai en tout, monsieur.

—Et d'abord, veuillez éteindre cette bougie, afin que le jardinier, s'il fait sa tournée de surveillance, puisse croire que vous êtes couchée.

Elle l'éteignit.

—Maintenant, il faudrait que vous descendiez dans le jardin. D'en bas vous me ferez signe que tout est libre.... après vous être assurée soigneusement qu'il n'y a personne.

Passivement, sans volonté, elle descendit.

La nuit continuait d'être calme, avec un ciel parsemé de nuages blancs.

Elle parcourut les pelouses, le jardin, alla même jusqu'au parc, y entra, puis revint.

D'en bas, elle aperçut Jourdan à la fenêtre.

—Vous pouvez venir, dit-elle très bas, d'une voix tremblante.

Jourdan était très robuste.

Du reste, le viveur, flasque et vide, ne pesait pas lourd; Jourdan le souleva par les bras, debout.... puis le prit par les reins et sans efforts, sans secousses, le chargea sur son épaule où l'homme resta plié les jambes ballantes d'un côté, la tête et les bras de l'autre.

Ce fut ainsi, avec ce sinistre fardeau, qu'il traversa le jardin et atteignit le parc.

Il marcha longtemps, dans celui-ci, évitant les allées, de peur d'une rencontre, suivi par Mme d'Hautefort qui se taisait, épouvantée plus que jamais par cette terrible promenade.

Dans les broussailles, Jourdan laissa tomber le corps, non loin de la route d'Orléans qui coupait le parc de part en part.

Et se tournant vers Clotilde:

—Si personne ne nous a vus, dit-il, vous êtes sauvée, madame......

Elle lui prit les mains, les embrassa passionnément:

—Ah! monsieur, monsieur, que puis-je faire pour vous?

—Rien madame!......

—Comment vous prouver ma reconnaissance.....

—En aucune façon, madame!......

—Parlez, monsieur, demandez-moi ce que vous voulez......

—Je ne veux rien, madame, rien....

—Ainsi, monsieur, votre dévouement, il me sera impossible de vous en récompenser?....

—Impossible, oui, madame....

—Est-ce donc à votre amitié pour moi seulement qu'il faut l'attribuer....

Il hésita, puis tout à coup s'enfuit précipitamment.

Et Clotilde crut l'entendre qui murmurait:

—Pour Bérengère! pour Bérengère!!

Elle revint au château, remonta au salon, ralluma la bougie.

Elle avait besoin de faire disparaître les traces du meurtre.

Heureusement, le sang n'avait pas beaucoup coulé.

Elle versa de l'eau qu'elle alla chercher dans son cabinet de toilette, épongea le sang, le cœur soulevé, retroussant ses manches pour ne point salir sa robe, et le linge rouge ainsi que le revolver, elle alla les jeter pendant la nuit dans le Loiret.

Et, en ces précautions lugubres, en ces tristes allées et venues, que de transes, que d'épouvantes, au moindre bruit, au moindre souffle du vent en haut dans les arbres, au moindre bruissement d'un insecte parmi les herbes, au moindre battement d'ailes d'un oiselet tiré de son sommeil par le passage de la pauvre femme!

Elle se rappelait toutes les histoires sanglantes de crimes ainsi accomplis et cachés de la même façon.... Les journaux en étaient pleins.... Les romans ne vivaient que de ces détails.... Les tribunaux dévoilaient ces secrets au grand public.... Et s'il n'y avait eu ni les journaux, ni les romans, ni les tribunaux, est-ce qu'elle n'aurait pas souvent entendu ces tragiques récits de la bouche même de Daniel, mieux placé que tout autre pour écouter, observer et raconter.

Et bien qu'elle ne fût pas coupable, elle se comparait à ces héros des cours d'assises, à ces réputations des bagnes, à ces amants de l'échafaud!

Et dans l'exaspération de sa nervosité, après tant d'émotions, elle se disait que ce qu'elle avait fait, si on venait à le découvrir, donnerait lieu à un procès sans doute également célèbre, non moins célèbre que les causes les plus tragiques des annales de la justice!......

Elle rentra dans sa chambre, se déshabilla et se coucha.

Elle était si fatiguée qu'en dépit de ses craintes, elle s'endormit d'un lourd sommeil empli de cauchemars.

X

Elle ne se réveilla que le lendemain matin.

Déjà il faisait grand jour.

Elle regarda sa montre.

Huit heures!

Que faisait-elle donc dans cette chambre? Pourquoi avait-elle passé la nuit à Vilvaudran?

Elle se souvint, se dressa sur son lit, effarée......

Et elle murmurait:

—J'ai tué! J'ai tué!

Non, elle ne l'avait pas rêvé. Lafistole était mort.

Qu'allait-il advenir de tout cela?

Elle n'eut pas le loisir d'y songer.

On frappa à sa porte.

—Entrez!

C'était la femme du jardinier.

—Madame désire-t-elle que je lui prépare du chocolat?

—Merci

—Madame a passé une bonne nuit?

—Très bonne.

—Madame ne désire rien?

—Rien. Je m'habillerai seule.

—Le cocher est arrivé d'Orléans, il y a un quart d'heure.

—Dans une demi-heure, je partirai....

La femme allait et venait dans la chambre, ne s'en allant pas, regardant parfois Clotilde à la dérobée, comme si elle avait eu quelque chose à lui dire....

Clotilde remarquait son manège.

Et elle avait peur.

La femme se décide enfin à parler.

—Madame ne sait rien?

—Quoi donc?

—Madame n'a rien entendu cette nuit?

—J'ai dormi. Qu'aurais-je pu entendre?

Et son cœur se serrait d'angoisse. Que voulait dire cette femme? Quelle allusion? Avait-elle vu quelque chose? Soupçonnait-elle?

—Un crime, madame, un crime dans les environs....

—Un crime! dit-elle d'une voix altérée.... où cela?....